

Des leaders républicains, de la mémoire et de l'histoire de la guerre civile espagnole ¹

À propos du livre de Pío MOA, *Los mitos de la Guerra Civil* ²

ANTONIO ROBLES EGEA

L'ouvrage de Pío Moa, consacré aux "mythes de la guerre civile", a été l'un des plus vendus dans les librairies espagnoles en 2003. Vingt éditions ont été publiées en l'espace de sept mois seulement. Le chef de file du Parti populaire et Premier ministre espagnol, José María Aznar, en a fait son livre de chevet durant ses vacances d'été. C'est un livre que les historiens et les hommes politiques se font un devoir de lire. Sans aucun doute, rares sont les livres traitant ce sujet historique ayant obtenu un tel succès et suscité une telle polémique ³. Le débat trouve sa source dans les deux mémoires collectives et les deux visions mythiques que les Espagnols ont de la guerre civile (1936-1939) : celle de gauche et celle de droite.

Malgré son succès commercial, la réception de l'ouvrage dans le milieu universitaire a été plutôt glaciale et négative ⁴. La critique spécialisée s'est contentée de mentionner la nouveauté, sans accorder davantage d'importance à la publication ⁵. La raison en est peut-être la position occupée par son auteur dans le réseau des relations universitaires, et notamment la distance idéologique et méthodologique qui le sépare de ceux qui contrôlent les espaces de critique bibliographique dans les médias et les revues scientifiques d'histoire en Espagne. Il convient de rappeler que Pío Moa n'est pas un inconnu pour les historiens espagnols. Depuis quatre ans, cet historien fournit de gros efforts pour réinterpréter l'histoire espagnole

1 Travail réalisé dans le cadre du projet de recherche R&D BSO 2001-3082 sur le thème *Liderazgo, partidos y movilización política* (Leadership, partis et mobilisation politique), financé par le Ministère des Sciences et de la Technologie.

2 Madrid, La esfera de los libros, 2003, 605 p.

3 Les débats et les polémiques se sont déroulés dans des revues électroniques, en particulier dans *El Catoblepas*, que l'on peut consulter sur <http://www.nodulo.org/ec/2003>.

4 Le célèbre historien Santos Juliá, spécialiste de la Seconde République et biographe d'Azaña, a publié un compte rendu bref mais très critique sur le livre de Moa dans *El País. Babelia* du 24 mai 2003, dans laquelle on peut lire que l'objectif de Moa est "d'attribuer à la gauche républicaine et ouvrière les politiques mises en œuvre par la droite militaire et catholique" ou, pour reprendre les termes de Moa lui-même : les coups d'État militaires et les guerres civiles subies par l'Espagne au XIXe et au XXe siècles "s'expliquent dans une large mesure par l'irruption de partis révolutionnaires jacobins puis ouvriers". Ainsi, tous les conflits, depuis la guerre factieuse déclenchée par les carlistes contre l'État libéral naissant jusqu'à celle déclarée par les militaires rebelles contre la République exactement un siècle plus tard, sont entièrement imputables... "aux partis jacobins et ouvriers".

5 La critique positive de Moa par Stanley G. Payne intitulée "Mitos y tópicos de la Guerra Civil" (Mythes et lieux communs sur la guerre civile), publiée dans *Revista de Libros*, Madrid, 7-8.2003, constitue une exception récente. Il a également reçu le soutien du grand historien conservateur Carlos Seco Serrano.

des années 30. Il a ainsi publié *Los orígenes de la Guerra Civil española* (Les origines de la guerre civile espagnole, 1999), *Los personajes de la República vistos por ellos mismos* (Les personnages de la République vus par eux-mêmes, 2000) et *El derrumbe de la Segunda República y la Guerra Civil* (L'effondrement de la seconde République et la guerre civile, 2001). Dans tous ces ouvrages, et plus particulièrement dans *Los mitos de la Guerra Civil*, il défie les interprétations communément admises dans le cercle des historiens, où prédominent essentiellement les écoles liées à la gauche, comme celles acceptées par l'opinion publique en général.

Dans son interprétation, Pío Moa révisé le souvenir du passé espagnol le plus sanglant et remet en question les idées et les modèles explicatifs les plus connus, qui suivent les thèses des premières recherches sur la guerre civile espagnole⁶. Il est vrai qu'au cours des vingt-cinq dernières années de démocratie, les historiens espagnols ont mis à mal bon nombre de lieux communs existant sur la vision historique de l'Espagne, aussi bien depuis une perspective conservatrice que progressiste, mais la diffusion des découvertes a presque toujours été limitée aux cercles universitaires. Cependant, cette publication de Pío Moa a franchi les frontières des milieux

purement professionnels, parvenant à toucher le grand public. Le style direct et clair de l'auteur a peut-être contribué à cette propagation dans la masse. Mais en même temps, l'utilisation exclusive de sources déjà connues ainsi que la reprise de thèses défendues précédemment par des historiens franquistes⁷ ont provoqué une réaction hostile d'une grande partie des historiens, qui ont qualifié les thèses de Moa sur la guerre civile de prolongement de la propagande du franquisme⁸.

La scène républicaine : les leaders démasqués

La première partie du livre situe sur la scène politique les principaux protagonistes de la Seconde République. Elle essaie d'expliquer comment l'attitude et la conduite des chefs de file républicains ont entraîné la propre autodestruction de la République. Pour Moa, le président Niceto Alcalá-Zamora a commis de graves erreurs en se comportant de façon égoïste et partisane, précipitant peu à peu la guerre. L'auteur adopte la même attitude critique envers Manuel Azaña, chef du gouvernement durant les deux premières années de la Seconde République et président pendant la guerre. Il l'accuse de brutalité jacobine dans l'exercice de son pouvoir, de manque de loyauté à la légalité répu-

6 Je me réfère à l'ouvrage classique de Hugh Thomas, *La Guerra Civil española* (La guerre civile espagnole 1961), ainsi qu'à celui de Gabriel Jackson, non moins classique, intitulé *La República y la Guerra Civil española* (La République et la guerre civile espagnole, 1963), auxquels il faut ajouter les recherches postérieures de Paul Preston. En résumé, ils soutiennent que le républicanisme modéré défenseur du régime a été détruit par une droite totalitaire et une gauche révolutionnaire, donnant lieu à l'affrontement civil des deux factions.

7 Ricardo de la Cierva, Joaquín Arrarás, Martínez Sande, Salas Larrazabal, entre autres.

8 Outre l'opinion mentionnée de Santos Juliá, on notera celle, de la même veine, d'Enrique Moradiellos, soutenant dans une critique publiée dans *Revista de Libros* que l'unique fondement documentaire de l'étude résidait dans Joaquín Arrarás et Ricardo de la Cierva.

blicaine et d'être le principal créateur du Front populaire, qui fut si pernicieux pour la stabilité du régime.

Moa situe également dans le groupe des personnes peu loyales à la République, Largo Caballero, leader socialiste partisan de la révolution prolétaire, et Indalecio Prieto, autres socialiste modéré évoluant dans l'orbite d'Azaña. Tous deux furent ministres dans le premier gouvernement d'Azaña, de 1931 à 1933. De même, il considère Lluís Companys, président du gouvernement autonome de Catalogne, comme un défenseur de la rébellion de la région contre l'État, ayant pour objectif d'obtenir l'indépendance.

Dans les pages suivantes, on voit entrer en scène García Oliver, dans le rôle d'un gymnaste révolutionnaire; le leader du Parti communiste espagnol, José Díaz, comme représentant de Moscou en Espagne; le chef de la Phalange espagnole, José Antonio Primo de Rivera, comme symbole du fascisme à l'espagnole et défenseur réthorique de la dialectique des poings et des pistolets. Le personnage monarchique est joué par José Calvo-Sotelo, pratiquant un anticommunisme démocratique mais intransigeant; enfin, en tant que chef de file des droites conservatrices et catholiques de la CEDA (Confédération espagnole des Droites autonomes), l'indécis José María Gil-Robles. Finalement, Moa consacre un chapitre à Franco, soutenant qu'il



• Le libéral Niceto Alcalá-Zamora (à l'avant-plan avec lunettes et canne), président de la Seconde République espagnole entre 1931 et 1936, est évoqué de façon très critique par Pio Moa. (Photo CEGES)

ne fut pas si incompetent et inefficace qu'on le prétend dans l'historiographie de gauche, mais au contraire, un homme très calculateur et un excellent stratège qui obtint d'excellents résultats avec les ressources limitées dont il disposa depuis le début de la guerre. L'auteur souligne également que l'attitude de Franco durant la République n'alla jamais dans le sens du soulèvement et que sa décision finale s'explique par les circonstances conflictuelles que connaissait l'Espagne après les élections du Front populaire.

Les causes de la guerre civile

En guise de transition entre la première et la deuxième partie du livre et de lien entre celles-ci, Pío Moa explique les causes qui, à son avis, provoquèrent la guerre. Il ne s'agit pas de causes structurelles telles que les inégalités sociales, les différences idéologiques et politiques, le contexte international, etc., mais de causes liées principalement au comportement personnel de tous les leaders et de toutes les forces politiques républicaines.

Contrairement à la version de la gauche, selon laquelle les responsables de la guerre sont les classes conservatrices alliées au fascisme, Pío Moa soutient que les raisons de la guerre civile ne résident pas dans l'attitude des droites, qui ont agi pour la plupart de façon modérée, essayant de sauvegarder la légalité et la démocratie pour éviter l'insurrection armée et révolutionnaire des gauches. "Ainsi, on ne peut voir dans le soulèvement militaire de juillet 36 le point culminant d'une sourde subversion anti-républicaine existant depuis la naissance même du régime; il s'agit plutôt d'une rébellion face à une situation

jugée insupportable, non seulement par la droite, mais aussi par des politiciens de gauche, à commencer par Prieto" (p. 188-189). En d'autres termes, la guerre civile a débuté d'une façon hasardeuse, par une réaction défensive contre la marée révolutionnaire. De l'avis – très contestable – de Moa, le danger fasciste n'était pas réel, mais le danger des révolutionnaires commandés par le communisme moscovite l'était : "...ce furent les gauches qui, sous l'impulsion de leurs aspirations, enfreignirent les règles du jeu et conduisirent le régime à la guerre civile" (p. 193). Au fur et à mesure du conflit, du fait du caractère passionné des combats, de la crise mondiale du libéralisme et de l'influence du fascisme, la rébellion acquit des traits fascistes. Ces traits furent cependant moins prononcés qu'en Italie et en Allemagne.

Il est surprenant de constater que pour Moa, la responsabilité de changements aussi profonds dans la politique espagnole au début du XX^e siècle a toujours incombé aux classes dirigeantes, qu'elles soient monarchistes ou républicaines, du fait de leur incapacité à intégrer les forces politiques ouvrières directement orientées contre la démocratie. Par conséquent, l'examen des causes ayant provoqué le conflit civil est dépourvu de l'équilibre nécessaire et s'avère trop simpliste.

La "démystification"

Dans la seconde partie du livre, Pío Moa situe d'abord les protagonistes sur la scène politique et explique les causes de la guerre. Il aborde ensuite les questions qui se sont cristallisées dans l'imaginaire collectif et qui sont vécues avec une certaine passion

par les Espagnols. Il s'agit des mythifications de certains épisodes de la guerre civile. Sont notamment évoqués la défense de l'Alcazar de Tolède par les nationalistes et de Madrid par les républicains ("*No pasarán*"); les massacres de civils dans les deux zones; la persécution des religieux; les Brigades internationales; les assassinats de leaders comme José Antonio Primo de Rivera (phalangiste) et Buenaventura Durruti (anarchiste), de poètes comme Federico García Lorca ou d'idéologues comme Ramiro de Maeztu; l'intervention étrangère, la "guerre civile au sein de la guerre civile" à Barcelone (mai 1937); le bombardement de Guernica; l'armement du peuple durant les premiers jours de la rébellion militaire, etc. L'auteur analyse tous ces faits en essayant de démonter les versions officielles, en particulier celles de gauche, provoquant la surprise et l'indignation du lecteur, surtout si celui-ci ne connaît pas les versions officielles du franquisme, comme c'est le cas pour bon nombre de jeunes Espagnols.

Dans tous les cas, Moa essaie d'imposer la logique rationnelle face au langage symbolique et aux contradictions internes que les méta-récits renferment par intérêt politique. Ainsi, Pío Moa tente de démythifier les visions les plus stéréotypées et les plus couramment admises des épisodes de la vie républicaine et de la guerre civile dans l'historiographie de gauche. Aux lecteurs de dire s'il y parvient ou non.

La première de ces visions réside dans l'étiquette démocratique et légaliste qui a été attribuée à la politique républicaine. Pour l'auteur, la Constitution républicaine fut enfreinte par les dirigeants républicains eux-mêmes, qui l'attaquèrent lorsqu'ils

ne possédaient plus le pouvoir politique après les élections de novembre 1933. Moa oublie que la culture politique des Espagnols de l'époque était loin d'être une culture civique et démocratique, telle que l'ont définie dans les années 60 Almond et Verba. C'est là que réside l'une des variables déterminantes et explicatives des conflits politiques, et non pas dans l'action volontariste de leaders semblables à ceux qu'on retrouve au cours des années 30 dans beaucoup d'autres pays européens.

La critique de Moa s'applique également à l'idée selon laquelle la guerre civile fut déclenchée par un groupe de conspirateurs rebelles et déloyaux à la République, principale thèse sur laquelle s'appuie le mythe de l'origine de la guerre civile dans l'historiographie de gauche. Pour l'historien Moa, la guerre éclata du fait de l'intervention d'un groupe de militaires et de civils décidés à éviter que la République ne tombe définitivement entre les mains des communistes et des révolutionnaires, comme cela semblait se produire lors des semaines précédant le soulèvement national. D'après Moa, la guerre civile commença avec ce que l'on appela la révolution d'octobre 1934, lorsque les républicains de gauche, les socialistes, les communistes, les anarchistes et les nationalistes catalans se soulevèrent contre la légalité républicaine. Cependant, il ne mentionne pas la paralysie des réformes entreprises auparavant par le gouvernement d'Azaña.

En troisième lieu, Moa réproche le point de vue de la gauche, selon lequel la République de la guerre civile était le prolongement de la République constitutionnelle de 1931-1936. En réalité, beaucoup



- Francisco Franco Bahamonde (au centre avec des bottes), chef de l'opposition militaire contre la République espagnole en 1936 et *Caudillo* de l'Espagne jusqu'en 1975. Dans la version de Pío Moa, il ne peut en aucun cas être considéré comme un chef médiocre, incompetent et inefficace. (Photo CEGES)

de choses changèrent le 18 juillet 1936. En particulier, la guerre entraîna la disparition de la vie parlementaire et la réduction de l'activité des institutions typiquement démocratiques. Par conséquent, il est très difficile de soutenir que la démocratie exista dans la zone républicaine durant le conflit. Je pense que l'on peut approuver en partie cette thèse, mais qu'il convient de tenir compte des circonstances exceptionnelles de la guerre.

La question de l'intervention étrangère a été largement discutée. Elle a suscité un débat entre Enrique Moradiellos et Pío Moa. Pour ce dernier, l'aide de l'Union soviétique de Staline exerça une influence majeure sur la République, tandis que dans

le camp nationaliste, Franco conserva son indépendance malgré la collaboration de l'Italie et de l'Allemagne. Du fait de son importance économique et militaire, l'aide soviétique permit la domination soviétique dans la zone républicaine (contrôle de l'or, pouvoir du Parti communiste espagnol comme instrument de Moscou et conseil politique et militaire d'agents soviétiques). Moa va jusqu'à affirmer que ce sont les bons conseillers militaires soviétiques du Parti communiste qui évitèrent une déroute rapide de l'armée républicaine.

Un autre mythe particulièrement important réside dans l'image stéréotypée que l'on donne d'Azaña, considéré toujours

comme légaliste et défenseur de la République. Mais pour Moa, Azaña fut seulement le défenseur de la République des républicains et non pas de tous les citoyens. De même que les anarchistes et le général Sanjurjo, l'un des militaires monarchistes les plus violemment opposés à la République, conspirèrent contre lui durant les deux premières années durant lesquelles il dirigea le pays, il conspira à son tour contre les gouvernants conservateurs en poste après 1933, les accusant d'interrompre le processus de réforme entrepris en vertu de la Constitution.

Finalement, un aspect particulièrement notable, comme nous l'avons vu, réside dans le fait que Franco est considéré comme un militaire compétent sur le plan stratégique et défendant des objectifs réalisables militairement et politiquement tout au long de la guerre civile. Il ne prolongea pas la guerre malgré sa supériorité pour, comme on le dit, réprimer l'arrière-garde et ainsi s'assurer davantage de pouvoir. Contrairement à ce qu'on propage sur lui dans l'historiographie et les idéologies de gauche, il n'est absolument pas jugé médiocre, incompétent ou inefficace.

Une brève conclusion

À mon avis, l'un des problèmes du livre de Moa est que son interprétation est fondée sur les comportements et les volontés individuelles, ce qui le conduit à une explication finale superficielle de la guerre. Les comportements auxquels Moa attribue les causes de la guerre n'obéissent pas à des modèles de culture politique collective, à des intérêts idéologiques et politiques de partis fortement radicalisés par les iné-

galités de tout type (économiques, sociales, politiques, religieuses, etc.) qui existaient dans l'Espagne des années 30. Ce sont des personnages pris hors de leur contexte, il n'y a pas de limites à leur volonté. Les arguments de Moa se contentent dans le fond de mettre en parallèle l'action et le point de vue des protagonistes, pour observer leurs cohérences et leurs contradictions, mais cela ne va guère plus loin. Tandis qu'Azaña et Alcalá-Zamora commettent toujours des erreurs et se contredisent, la plupart du temps par intérêt personnel, Franco est cohérent dans l'ensemble de son parcours.

Il ne fait aucun doute que l'activité politique durant la Seconde République fut désastreuse pour la République elle-même; ce n'est cependant pas là que réside la raison profonde de la guerre, mais dans les nombreux problèmes dont l'Espagne souffrait depuis plus de cent ans. Dans d'autres pays européens où les nouvelles démocraties des années 20 échouèrent, l'avènement du fascisme ne se fit pas à l'issue d'une guerre civile, mais par un simple coup d'État, voire par la voie électorale démocratique.

Moa, apôtre de sa vérité, attaque les interprétations d'une école idéologique et politique, mais dans le fond, il fait de même en épousant l'interprétation classique des conservateurs les plus extrêmes, qu'il adapte néanmoins au nouveau contexte démocratique de l'Espagne. Il s'agit assurément d'une interprétation idéologique, mais il convient de se demander si elle répond à des intérêts politiques cachés. Le livre de Moa justifie la conspiration et le soulèvement des "nationaux", terme qui a sa préférence

pour dénommer la coalition ultra-conservatrice et réactionnaire, parce que la République elle-même violait les principes démocratiques républicains en faveur des “jacobins” et des révolutionnaires, en particulier des communistes. Pour Moa, l’action de Franco, le général rebelle, ne visait pas la légalité républicaine, puisque celle-ci avait déjà été altérée.

Ainsi, les responsables de l’échec final de la République furent Alcalá-Zamora et Azaña. Le premier, en agissant du haut de la présidence de la République, détruisant le parti radical de Lerroux et la CEDA de Gil-Robles durant le “*bienio negro*” (les deux années noires, 1933-1935), et ouvrant ainsi la porte au triomphe du Front populaire. Le second, fidèle à son caractère conspirateur et jacobin, en appuyant les forces révolutionnaires contraires à la République afin de conserver le pouvoir. Tous deux auraient pu constituer un pilier conservateur du régime et un axe amortissant les conflits extrémistes, mais ils furent dominés par leurs ambitions politiques, car Alcalá-Zamora voulait occuper le centre contrôlé par Lerroux, et Azaña pensait uniquement à une République radicale et laïque, ce qui limita les possibilités de croissance de sa légitimité populaire.

Le texte est écrit sur un ton de divulgation fort propice à la polémique. Le résultat final est une vision post-franquiste selon laquelle la révolution se heurte à un Franco salvateur et modernisateur de la société. La terminologie employée rappelle l’époque de la dictature (par exemple, “*las Vascongadas*” pour désigner le pays basque ou la communauté autonome basque). Franco, avec son franquisme non

antidémocratique, empêche l’Espagne de tomber entre les griffes du monstre communiste. Les sources utilisées, malgré leur prétendue diversité, ne font qu’alimenter les mêmes interprétations défendues par les auteurs de l’Espagne de Franco pour justifier son régime (Ricardo de la Cierva, Salas Larrazabal, Arrarás, Martínez Bande et d’autres moins connus). L’image positive de Franco et du franquisme apparaît également dans le texte de Moa lorsqu’il affirme que le nouvel État “assura la vie économique et l’approvisionnement de la population” ou que Ramón Serrano Suñer, le beau-frère de Franco, qui vient de s’éteindre à 101 ans, mit en place l’articulation de l’État d’une façon “pseudo-fascistoïde” modérée.

En définitive, il s’agit sans aucun doute d’un livre très polémique et discutable, dans la mesure où ses thèses principales sont douloureuses pour bon nombre d’Espagnols, d’autant qu’un effort de recherche considérable a été mené ces dernières années pour dévoiler la répression massive menée par Franco dans les années qui ont suivi la guerre civile. De nombreux livres ont été publiés sur les victimes du franquisme, grâce à l’apparition de documents et de témoignages inédits. De même, des “associations pour la récupération de la mémoire historique” ont été créées dans toutes les régions, dans l’intention de retrouver les fosses communes des républicains et des nationalistes fusillés durant la guerre et d’identifier les restes des victimes au moyen de l’ADN de membres de leur famille. Par ailleurs, ce livre suscite une discussion qui, pour des raisons diverses (loi du silence, sujet politiquement incorrect, etc.), avait été ocul-

tée durant la période dite de transition démocratique.

L'atmosphère de crispation et d'acharnement créée par la venue au pouvoir du Parti populaire est en lien étroit avec le succès rencontré par le livre et le débat qu'il a déchaîné. Il faut se rendre compte qu'en dépit des demandes du Parti socialiste, les dirigeants populaires n'ont pas voulu reconnaître publiquement la nature anti-loyaliste et anti-républicaine de la rébellion de Franco en 1936. Dans la même logique, ils refusent d'assumer la mémoire historique de façon équilibrée. De plus, il faut rappeler l'appui de la famille Aznar au franquisme; en outre, le Premier ministre lui-même fut affilié à un petit parti phalangiste à l'époque de la transition politique. En ce sens, le livre contribue à renforcer les positions idéologiques et politiques conservatrices du Parti populaire à propos de l'histoire récente de l'Espagne.

Par ailleurs, le succès de l'ouvrage est dû à une forte tendance conservatrice au sein de la société espagnole qui voit les thèses de Moa comme la doctrine à suivre et à utiliser politiquement. Depuis les années soixante, personne autant que Moa dans son livre n'avait défendu aussi clairement le franquisme, ni attaqué aussi brutalement le régime républicain. Pourtant, l'ouvrage manque de preuves solides pour convaincre du bien-fondé des conclusions auxquelles il aboutit. Mais, si cela est vrai, quelle est la raison des débats? C'est que simplement, les interprétations de la gauche à propos de la guerre civile espagnole sont elles aussi idéologiques et qu'elles se fondent sur des sources choisies,

ce qui les rend douteuses et discutables. Comme je l'ai dit précédemment, Moa n'a fait que nier les mythes créés autour de la guerre civile par la gauche, tout en ressuscitant ceux du franquisme sans chercher de preuves ni de sources primaires. Ceci étant, il est nécessaire que l'historiographie espagnole passe en revue le plus tôt possible et d'une manière scientifique et impartiale l'histoire de la République et de la guerre civile.